

Benoit Peeters, *Poussière de voyages*, Paris, les Impressions nouvelles, 2001, 40 FF/260 FB

Vers le “travelogue” du XXI^e siècle

À quoi peut servir encore la littérature de voyage? Peut-on encore l’écrire? Pourquoi devrait-il encore y avoir des lecteurs pour ce genre suranné?

À l’époque du village planétaire et des traductions du monde entier, la fonction traditionnelle de la littérature de voyage – de témoignage, d’émulation, de séduction, d’évasion, etc. – a totalement disparu : tout est à notre disposition, tout a été dit, tout le monde est là pour le redire encore une fois. De plus, il est devenu difficile, pour ne pas dire impossible, de parler d’ailleurs et d’autrui à la place de ceux dont nous parlerions. Nous avons trop usurpé la voix de l’autre sous couvert de prétextes qui n’ont plus cours aujourd’hui. Désormais, c’est à l’autre de nous parler directement de lui.

De même, que pourraient encore nous apprendre les récits d’une patiente exploration et d’une lente révélation, qui ont si longtemps pu servir de métaphore à l’acte de lire lui-même, cette aventure lente et patiente si proche de l’aventure du voyageur ? A l’époque des lectures distraites ou ultrarapides et sous les effets conjoints de la culture du zapping, le lecteur ne conçoit plus son activité en termes de voyage, c’est-à-dire de cheminement, toutes de lenteurs et d’éblouissements confondus, mais de choc et d’immersion, et l’on sait que la littérature s’est fait une spécialité de plaisirs et de saveurs d’une nature un rien différente.

Le recueil que vient de publier Benoit Peeters apporte peut-être une réponse à toutes ces interrogations.

Peeters n’est en effet pas un voyageur qui écrit sur le vif. Seule sa mémoire écrit, et pour un peu on le soupçonnerait de se comporter en voyage comme Raymond Roussel, volontairement rétif aux charmes superficiels des pays traversés pour mieux s’abandonner au vertige de l’imagination. Il faut savoir gré à Benoit Peeters de tout ce qu’il épargne au lecteur : la lourde gangue du réel, la poisse du petit fait vrai, le pesant de l’observation exotique.

Corollairement, Peeters n’est pas un voyageur qui voyage pour écrire : les notes qu’il nous offre sont comme un surplus, une surprise, en un mot un cadeau offert au lecteur, plus que le pensum ramené par les professionnels du travelogue. Il est rare de trouver un texte aussi léger que *Poussière de voyages*, au sens noble de ce terme : aéré, capiteux, légèrement picotant.

Enfin, le voyageur Benoit Peeters ne joue pas à l’ “écrivain en voyage”, ce stéréotype ambulant dont s’est finement moqué Roland Barthes dans ses *Mythologies* (et dont *Paris-Match* continue à multiplier les exemples, les rares fois où la littérature n’y est pas mobilisée pour raison de scandale ou de jet-set). C’est un être ouvert au monde, et très ironique à l’égard de lui-même, qui nous livre ici ses notes, pas du tout le “grantécrivain”, comme on le nomme maintenant grâce à Dominique Noguez, qui se repose entre deux chefs-d’œuvre.

Ces divers partis pris rendent possible une tout autre littérature de voyage. Au lieu de proposer une littérature au service du voyage, Benoit Peeters nous régale d’une écriture qui dicte sa propre logique aux lieux communs du départ et de l’arrivée.

Pour commencer, il opte radicalement pour une organisation *paradigmatique* (ou si l'on veut : thématique, non linéaire) de son livre, alors que le *syntagme* (ou si l'on préfère : la séquence, l'enchaînement) a toujours été la loi d'airain du genre. Benoit Peeters ne retrace pas de cheminement : il reconstitue un réseau.

Ensuite, *Poussière d'étoiles* adopte aussi une tout autre attitude face au temps. Loin d'obtempérer mécaniquement à la présence ou à la continuité du réel, Peeters insiste au contraire sur tout ce qui nous *sépare* des lieux visités dans le temps, non seulement dans le souvenir, qui transforme tout, mais aussi et surtout au moment même de la découverte, qui s'arrache souvent à ce qu'on appelle si tristement le "programme".

Enfin, l'auteur de ces croquis autobiographiques a aussi la suprême élégance de laisser le dernier mot au lecteur. Le "je" qui raconte et qui écrit est bien entendu celui de Benoit Peeters, mais c'est aussi un je un peu vide, un je "zen" pour reprendre un des mots clé du livre, un je dans lequel le lecteur peut se couler s'il le souhaite, pour pratiquer la lecture de ce volume à la manière d'un petit exercice spirituel. Le lecteur n'est pas hautainement tenu à distance par l'auteur qui a tout vu et tout vécu, mais bien celui que l'auteur invite à vivre et à voir bien davantage encore par personne interposée.

Un petit livre, oui, car mince en effet : 48 pages seulement. Mais quel grand texte !

Jan Baetens